

L'INDIGÉNISME MARXISTE DE JOSE CARLOS MARIATEGUI

Michael Löwy

Presses Universitaires de France | « Actuel Marx »

2014/2 n° 56 | pages 12 à 22

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130628644

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2014-2-page-12.htm>

Pour citer cet article :

Michael Löwy, « L'indigénisme marxiste de Jose Carlos Mariategui », *Actuel Marx*
2014/2 (n° 56), p. 12-22.

DOI 10.3917/amx.056.0012

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DoSSiER

Les
AMÉRIQUES
INDIENNES

face au
NÉO-
libéralisme

coordonné par
Guillaume BOCCARA

L'INDIGÉNISME MARXISTE DE JOSE CARLOS MARIATEGUI

Par Michael LÖWY

José Carlos Mariategui (1894-1930) été le premier authentique penseur marxiste latino-américain. Il a été aussi le premier à proposer une réflexion marxiste sur la question indigène sur le continent : une réflexion qui non seulement attribue aux masses paysannes indigènes un rôle décisif comme sujets d'une transformation sociale révolutionnaire, mais aussi perçoit dans les cultures et traditions indigènes l'une des principales racines d'un socialisme indo-américain.

Journaliste, écrivain, philosophe et penseur politique péruvien, José Carlos Mariategui a laissé une œuvre importante, malgré sa courte vie. Au cours d'un séjour de quatre années en Europe (1919-1923), il a découvert le marxisme et la Révolution russe. Mais son marxisme est resté assez hétérodoxe, et il cite aussi volontiers Georges Sorel et Pierre Gobetti que Lénine ou Trotsky. De retour au Pérou, il a fondé, en 1926, la revue culturelle et politique *Amauta* (« Sage » en quechua) qui publie des textes d'André Breton ou de Maxime Gorki, des essais d'auteurs péruviens et latino-américains, et qui contribue à l'essor du mouvement indigéniste dans les arts et la littérature. Après avoir adhéré un temps à l'Alliance Populaire Révolutionnaire Américaine (APRA), le parti anti-impérialiste de Victor Raul Haya de la Torre, il a rompu avec celui-ci car il considérait qu'il était devenu un parti nationaliste petit-bourgeois. Il a fondé, en 1928, le Parti Socialiste Péruvien, affilié à l'Internationale Communiste. Persécuté par le régime autoritaire du président Leguía, qui l'accusait de « communisme », il sera plusieurs fois emprisonné. Son œuvre la plus connue, les *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne* (1928), première tentative marxiste d'analyser une formation sociale latino-américaine, date de cette époque. Il a aussi fondé la revue prolétarienne *Labor* et, une année plus tard (1929), la Confédération Générale des Travailleurs du Pérou. Gravement malade, il a envoyé à la Conférence Latino-Américaine des Partis Communistes (Montevideo, 1929) des « Thèses sur la question indigène » qui seront rejetées, suivant les préconisations des porte-paroles de l'orthodoxie (stalinienne), comme l'Argentin Vittorio Codovilla. Enfin, c'est en 1930 qu'est paru, peu après sa mort, son dernier livre, *Défense du marxisme*, une polémique avec le social-démocrate belge Henri de Man.

—
13
—

LA DÉCOUVERTE DE L'INDIGÉNISME

Mariategui « découvre » l'indigénisme en 1924, peu après son retour au Pérou. Le déclic sera, selon son propre témoignage quelques années plus tard, la rencontre d'un « agitateur indien » de Puno, Ezequiel Urviola :

Cette rencontre a été la plus forte surprise que m'a réservée le Pérou à mon retour d'Europe. Urviola représentait la première étincelle d'un incendie à venir. C'était l'indien révolutionnaire, l'indien socialiste¹.

À partir de ce moment, il restera convaincu, comme il l'écrira dans un article en décembre de cette même année, que « le problème primaire du Pérou » est la question des indigènes, qui constituent les trois quarts de la population du pays. Pour combattre « les injustices et les crimes » commis contre les indigènes – qui persistent depuis l'époque de la Colonie et de l'Indépendance – les initiatives humanitaires et philanthropiques, comme la défunte Association Pro-Indigène, ne suffisent pas : « La solution du problème de l'indien doit être une solution sociale. Ses réalisateurs doivent être les indiens eux-mêmes². »

Quelques mois plus tard, Mariategui salue, dans un compte rendu, le livre de l'écrivain et « apôtre » indigéniste Luis E. Valcarcel, *De la vida Inkaika*, qu'il décrit comme un portrait lyrique du « visage et de l'âme du Twantinsuyo » – titre de l'article, qui fait référence au nom quechua de l'Empire inca, « Fédération des Quatre Régions ». Même s'il ne partage pas le rejet en bloc de la civilisation occidentale par Valcarcel, Mariategui n'en admire pas moins ce « poème du peuple du soleil » : « Cette exaltation lyrique nous rapproche beaucoup plus de l'intime vérité indigène que la critique glacée de l'observateur neutre³ ».

Il n'est donc pas étonnant qu'il décide d'adhérer, en janvier 1927, à l'initiative de Valcarcel et de ses amis de Cuzco consistant à lancer une association de travailleurs manuels et intellectuels, le *Grupo Resurgimiento*, qui se donnait pour objectif d'accomplir une grande croisade indigéniste. Il voyait dans l'essor culturel de l'indigénisme, dans les arts, la littérature, l'action sociale, l'expression d'un « esprit purgé du colonialisme intellectuel » – on dirait aujourd'hui « de la colonialité du savoir » –, qui rompt également avec les anciennes attitudes « pro-indigènes » philanthropiques⁴.

1. Mariategui José Carlos, « Prologo à *Tempestad en los Andes* » (1927), in J. C. Mariategui, L. Alberto Sanchez, *La Polemica del Indigenismo*, Lima, Mosca Azul Editores, 1976, p. 136.

2. Mariategui José Carlos, « El problema primario del Peru » (1924), *Peruanicemos el Peru*, Lima, Biblioteca Amauta, 1972, pp. 30-33.

3. Mariategui José Carlos, « El rostro y el alma del Twantinsuyo » (1925), *ibidem*, p. 63.

4. Mariategui José Carlos, « La nueva cruzada pro-indigena » (1927), in J. C. Mariategui, L. Alberto Sanchez, *La Polemica del Indigenismo*, op. cit., pp. 53-54.

Sa sympathie pour les idées indigénistes de Valcarcel le conduit, en 1927, à préfacer son livre suivant, *Tempestad en los Andes*, qu'il décrit comme l'œuvre « non d'un professeur mais d'un prophète » qui annonce « la résurrection » de la race quechua. Critique impitoyable du despotisme brutal des latifundistes et des gendarmes sur les *ayllus* (communautés) paysannes, Valcarcel annonce l'avènement d'un « nouvel indigène ». Selon Mariategui, « l'espérance indigène est absolument révolutionnaire » ; ce qui la motive, et lui soulève l'âme, c'est « le mythe, c'est l'idée socialiste »⁵. Seul le socialisme, conclut-il, sera capable de liquider le féodalisme au Pérou, tâche historique que la bourgeoisie et le libéralisme ont été incapables d'accomplir.

Inversement, sans les masses indigènes, le socialisme n'a pas d'avenir au Pérou. Dans une polémique de février 1927 sur l'indigénisme avec le journaliste Luis Alberto Sanchez, Mariategui insiste :

Le socialisme organise et définit les revendications des masses, de la classe des travailleurs. Or, au Pérou, les masses – la classe des travailleurs – sont aux quatre cinquièmes des indigènes. Notre socialisme ne pourrait pas, donc, être péruvien – ni même socialisme – s'il ne se solidarisait pas, avant tout, avec les revendications indigènes⁶.

Parmi ces revendications, la plus importante est, à ses yeux, *la terre*. Mais la terre, reconnaît-il, a une signification non seulement matérielle et économique, mais aussi spirituelle et culturelle, dans les séculaires traditions indigènes. Il cite, dans ce contexte, un passage étonnant de Valcarcel, qui résonne directement avec les mouvements indigénistes et écologistes du xx^e siècle :

La terre – écrit Valcarcel, étudiant la vie économique du Twantinsuyo – [...] est la mère commune : de ses entrailles sont issus non seulement les fruits nourriciers mais les êtres humains eux-mêmes. [...] Le culte de la Mama Pacha est analogue à l'héliolâtrie, et comme le soleil n'appartient à personne, le même vaut pour la planète⁷.

5. Mariategui José Carlos, « Prólogo », in L. E. Valacárcel, *Tempestad en los Andes*, Perú, Editorial Minerva, 1927, pp. 10-14.

6. Mariategui José Carlos, « Intermezzo Polemico » (1927), in J. C. Mariategui, L. Alberto Sanchez, *La Polemica del Indigenismo*, *op. cit.*, p. 75.

7. Mariategui José Carlos, « El problema de la tierra II » (1927), *ibidem*, p. 127.

LE COMMUNISME INCA

Ses analyses et propositions au sujet du Pérou et de l'Indo-Amérique ont valu à Mariategui d'être critiqué par ses censeurs idéologiques. Parce qu'il n'acceptait pas la thèse du Komintern selon laquelle une transformation « démocratique bourgeoise et anti-féodale » – c'est-à-dire une forme de progrès capitaliste – était une étape nécessaire pour résoudre les problèmes urgents des masses populaires, notamment paysannes/indigènes, au Pérou ; au contraire, il considérait la révolution *socialiste* comme la seule alternative à la domination de l'impérialisme et des propriétaires fonciers. Et surtout parce qu'il croyait que cette solution socialiste pouvait avoir comme point de départ les *traditions communautaires de la paysannerie andine*, les vestiges du « communisme inca » – proposition identifiée, par ses censeurs à celle des populistes russes. Dans un célèbre article de 1941, V. Miroshovski, éminent spécialiste soviétique et conseiller du Bureau Latino-Américain du Komintern, dénonçait le « populisme » et le « romantisme » de Mariategui⁸.

Charles Péguy, cet éminent socialiste « mystique » et romantique, écrivait :

—
16
—
Une révolution est un appel d'une tradition moins parfaite à une tradition plus parfaite, un appel d'une tradition moins profonde à une tradition plus profonde, un reculement de tradition, un dépassement en profondeur ; une recherche à des sources plus profondes ; au sens littéral une ressource...⁹

Cette remarque s'applique mot à mot à Mariategui : contre le traditionalisme conservateur de l'oligarchie, le romantisme rétrograde des élites et la nostalgie de la période coloniale, il fait appel à une tradition plus ancienne et plus profonde : celle des civilisations indigènes pré-colombiennes :

Le passé inca est entré dans notre histoire comme revendication non des traditionalistes mais des révolutionnaires. Dans cette mesure il constitue une défaite du colonialisme [...]. La révolution a revendiqué notre plus ancienne tradition¹⁰.

8. Voir Miroshovski Vladimir, « El 'populismo' en el Peru. Papel de Mariategui en la historia del pensamiento social latino-americano » (1941), in J. Arico (dir.), *Mariategui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, Mexico, Cuadernos de Pasado y Presente, 1978, pp. 66-70. Miroshovski décrit comme « romantisme nationaliste » les thèses de Mariategui sur le collectivisme agraire inca.

9. C. Péguy, *Œuvres en prose*, Paris, Pléiade, 1968, pp. 1359-1361.

10. Mariategui José Carlos, « La tradición nacional » (1927), *op. cit.*, p. 121.

Cette tradition, Mariategui l'a nommée « le communisme inca ». L'expression prête à controverse¹¹. Rappelons toutefois qu'une marxiste aussi peu suspecte de « populisme » et de « nationalisme romantique » que Rosa Luxemburg définissait, elle aussi, le régime socio-économique des incas comme « communiste ». Dans son *Introduction à la critique de l'économie politique* – publié (en Allemagne) en 1925 et que Mariategui très probablement ne connaissait pas –, elle décrit l'Empire inca comme constitué par deux formations sociales communistes dont l'une est une société agraire exploitée par l'autre. Célébrant les « institutions communistes démocratiques de la *Marca* péruvienne », elle se réjouit de l'« admirable résistance du peuple indien au Pérou et des institutions communistes agraires qui se sont conservées jusqu'au XIX^e siècle¹² ». Mariategui ne disait pas autre chose, sauf qu'il croyait à la persistance des communautés jusqu'au XX^e siècle.

Son analyse s'appuie sur les travaux de l'historien péruvien Cesar Ugarte, pour lequel les fondements de l'économie inca étaient l'*ayllu*, ensemble de familles liées par la parenté, qui jouissait de la propriété collective de la terre, et la *marca*, fédération d'*ayllus* à qui revenait la propriété collective des eaux, des pâturages et des bois. Mariategui introduit une distinction entre l'*ayllu*, créé par les masses anonymes au cours des millénaires, et le système économique unitaire fondé par les empereurs incas. Insistant sur l'efficacité économique de cette agriculture collectiviste et sur le bien-être matériel de la population, Mariategui conclut, dans ses *Sept Essais*: « Le communisme inca – qui ne peut pas être nié ou diminué parce qu'il s'est développé sous le régime autocratique des Incas – peut donc être désigné comme un communisme agraire¹³ ». Refusant la conception linéaire et euro-centrique de l'histoire imposée par les vainqueurs, il soutient que la conquête coloniale a détruit et désorganisé l'économie agraire inca, sans la remplacer par une forme supérieure¹⁴.

Idéalisation romantique du passé? Peut-être. En tout cas, Mariategui distinguait de la façon la plus catégorique entre le communisme agraire et despotique des civilisations pré-colombiennes et le communisme de notre époque, héritier des conquêtes matérielles et spirituelles de la modernité. Dans une longue note en bas de page, qui constitue en réalité un des moments forts du livre (les *Sept Essais*), il apporte la précision suivante, qui n'a rien perdu de son actualité soixante-dix ans plus tard :

11. Voir Paris Robert, « José Carlos Mariategui et le modèle du 'communisme' inca », *Annales*, année 21, vol. 5, n° 1, sept.-oct., 1966, pp. 1065-1072.

12. Luxemburg Rosa, *Introduction à la Critique de l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1966, pp. 141, 145, 155.

13. Mariategui José Carlos, *7 Ensayos de Interpretación de la Realidad Peruana*, Lima, Biblioteca Amauta, 1928, pp. 54-55. Le livre de Ugarte cité par Mariategui est *Bosquejo de la Historia Economica del Peru*.

14. *Ibidem*, p. 80.

Le communisme moderne est une chose distincte du communisme inca. [...] L'un et l'autre communisme sont le produit de différentes expériences humaines. Ils appartiennent à des époques historiques distinctes. Ils sont élaborés par des civilisations dissimilaires. Celle des incas fut une civilisation agraire. Celle de Marx et Sorel est une civilisation industrielle. [...] L'autocratie et le communisme sont incompatibles à notre époque; mais ils ne le furent pas dans des sociétés primitives. Aujourd'hui un ordre nouveau ne peut renoncer à aucun des progrès moraux de la société moderne. Le socialisme contemporain – d'autres époques ont eu d'autres types de socialisme que l'histoire désigne par divers noms – est l'antithèse du libéralisme; mais il naît de son sein et se nourrit de son expérience. Il ne dédaigne aucune de ses conquêtes intellectuelles. Il ne méprise et dénonce que ses limitations¹⁵.

— C'est pour cette raison que Mariategui va critiquer et rejeter toutes
18 les tentatives « romantiques » (dans le sens régressif du mot) de revenir à
— l'Empire inca. Sa *dialectique concrète* entre le présent, le passé et l'avenir
lui permet d'échapper aussi bien aux dogmes évolutionnistes du progrès
qu'aux illusions naïves et passéistes d'un certain indigénisme.

Il intègre, dans son utopie socialiste, les conquêtes humaines de la philosophie des Lumières et de la Révolution Française, ainsi que les aspects les plus positifs du progrès scientifique et technique. S'inscrivant en faux contre les rêves de restauration du *Twantinsuyo* (l'Empire Inca), il écrit dans le programme du Parti Socialiste Péruvien qu'il créa en 1928 :

Le socialisme trouve aussi bien dans la survivance des communautés indigènes que dans les grandes entreprises agricoles, les éléments d'une solution socialiste de la question agraire. [...] Mais cela, de même que l'encouragement au libre essor du peuple indigène, à la manifestation créatrice de ses forces et de son esprit, ne signifie pas, dans l'absolu, une tendance romantique et anti-historique de reconstruction ou résurrection du socialisme inca, qui correspondait à des conditions complètement dépassées, et duquel ne restent, comme facteur utilisable dans le cadre d'une technique de production parfaitement scientifique, que les habitudes de coopération et socialisme des paysans indigènes¹⁶.

15. *Ibidem*, pp. 78-80.

16. Mariategui José Carlos, « Principios programáticos del partido socialista » (1928), *Ideología y Política*, Lima, Amauta, 1971, p. 161.

Mariategui n'insiste pas moins sur la vitalité extraordinaire de ces traditions, malgré les pressions « individualistes » des différents régimes depuis la Colonie jusqu'à la République: on trouve dans les villages, encore aujourd'hui, « robustes et tenaces », des pratiques de coopération et de solidarité qui sont « l'expression empirique d'un esprit communiste ». Quand l'expropriation ou la distribution des terres semblent liquider la communauté, « le socialisme indigène trouve toujours le moyen de la reconstituer ». Ces traditions d'entraide et de production collective témoignent de la présence, dans les communautés, « de ce que Sorel appelle 'les éléments spirituels du travail' »¹⁷.

POUR UN SOCIALISME INDO-AMÉRICAIN

En 1929, Mariategui, déjà très malade, envoie un long document à la Conférence Latino-américaine des Partis Communistes (Buenos Aires, juin 1929) sous le curieux titre « Le problème des races en Amérique Latine ». Le point de départ de ce texte, c'est l'affirmation que « le problème indigène s'identifie avec le problème de la terre », c'est-à-dire avec l'asservissement des masses indigènes par le latifundium féodal. Les luttes indigènes sont essentiellement des luttes pour la défense de leurs terres contre les expulsions. Le constat n'est pas faux, mais sans doute unilatéral. Certes, Mariategui reconnaît que les indigènes sont victimes du racisme des Blancs, notamment des classes dominantes, mais il refuse catégoriquement la thèse selon laquelle le problème indigène est un problème ethnique¹⁸. La dimension nationale/culturelle de l'indigénisme, suggérée dans ses écrits de 1927, semble avoir disparue dans ce document de 1929. Il se peut que cette absence résulte du désir de l'auteur de rendre son document plus acceptable aux dirigeants communistes latino-américains, peu sensibles à la spiritualité de l'âme indigène...

La proposition la plus hardie et hérétique de Mariategui dans ce texte – et dans d'autres écrits des années 1927-1929 –, celle qui soulèvera les plus grandes controverses, est celle qui résulte du passage de ses analyses historiques sur le « communisme inca » et de ses observations anthropologiques sur la survivance des pratiques collectivistes, à une *stratégie politique* qui fait des communautés indigènes le point de départ d'une voie socialiste propre aux pays indo-américains.

Pour rendre son hétérodoxie plus acceptable, Mariategui se réfère d'abord aux documents officiels du Komintern :

17. Mariategui José Carlos, *7 Ensayos...*, op. cit., pp. 83, 345.

18. Mariategui José Carlos, « El problema de las razas en America Latina » (1929), *Ideología y Política*, op. cit., pp. 26, 30, 42.

Le VI^e congrès de l'IC a reconnu encore une fois la possibilité, pour les peuples d'économie rudimentaire, de commencer directement l'organisation d'une économie collective, sans souffrir la large évolution par laquelle sont passés d'autres peuples¹⁹.

Ensuite, il avance sa stratégie révolutionnaire fondée sur le rôle des traditions communautaires indigènes :

Nous croyons qu'entre les populations « arriérées », aucune autant que la population indigène d'origine inca ne présente des conditions aussi favorables pour que le communisme agraire primitif, subsistant dans des structures concrètes et avec un profond esprit collectiviste, se transforme, sous l'hégémonie de la classe prolétarienne, dans une des bases les plus solides de la société collectiviste préconisée par le communisme marxiste²⁰.

—

20

—

Traduit en termes concrets de réforme agraire au Pérou, cette stratégie signifie l'expropriation des grands *latifundia* au profit des communautés indigènes :

Les « communautés », qui ont démontré sous la plus dure oppression des conditions de résistance et persistance réellement étonnantes, représentent un facteur naturel de socialisation de la terre. L'indigène a des habitudes de coopération enracinées. [...] La « communauté » peut se transformer en coopérative, avec un minimum d'efforts. L'attribution aux « communautés » de la terre des *latifundia* est, dans la *sierra*, la solution que réclame le problème agraire²¹.

Cette position, qualifiée de « socialisme petit-bourgeois » par ses critiques, n'était au fond que celle suggérée par Marx dans sa lettre à Vera Zassoulitch (certainement inconnue de Mariategui). Dans les deux cas on trouve l'intuition profonde que le socialisme moderne, notamment dans les pays à structure agraire, devra *s'enraciner* dans les traditions vernaculaires, dans la mémoire collective paysanne et populaire, dans les survivances sociales et culturelles de la vie communautaire pré-capitaliste, dans les pratiques d'entraide, solidarité et propriété collective de la *Gemeinschaft* rurale.

19. *Ibidem*, p. 68.

20. *Idem*.

21. *Ibidem*, pp. 81-82.

Comme l'observe Alberto Flores Galindo, le trait essentiel du marxisme de Mariategui – en contraste avec celui des orthodoxes du Komintern – est le refus de l'idéologie du progrès et de l'image linéaire et euro-centrique de l'histoire universelle²². Mariategui a été accusé par ses critiques tantôt de tendances « européisantes » (les apristes) tantôt de « romantisme nationaliste » (les staliniens) : en réalité sa pensée est une tentative de dépasser dialectiquement ce type de dualisme figé entre l'universel et le particulier.

Dans un texte-clé, « Anniversaire et Bilan », publié dans sa revue *Amauta* en 1928, cette tentative est formulée dans quelques paragraphes qui résumement sous une forme saisissante sa philosophie politique et qui semblent constituer son message aux générations futures au Pérou et en Amérique Latine. Son point de départ est le caractère universel du socialisme :

Le socialisme n'est pas, sans doute, une doctrine indo-américaine. [...] Même s'il est né en Europe, comme le capitalisme, il n'est pas non plus spécifiquement ou particulièrement européen. C'est un mouvement mondial, auquel n'échappe aucun des pays qui se meuvent dans l'orbite de la civilisation occidentale. Cette civilisation conduit, avec une force et des moyens dont aucune autre civilisation n'a disposé, à l'universalité²³.

Mais il insiste, simultanément, sur la spécificité du socialisme en Indo-amérique, enraciné dans son propre passé : « Le socialisme est dans la tradition américaine. L'organisation communiste primitive la plus avancée que connaît l'histoire, est celle des Incas²⁴ ». Il ajoute :

Nous ne voulons certainement pas que le socialisme soit, en Amérique, calque et copie. Il doit être création héroïque. Nous devons donner vie, avec notre propre réalité, dans notre propre langage, au socialisme indo-américain. Voici une tâche digne d'une nouvelle génération²⁵.

La génération qui a marqué de son empreinte le communisme latino-américain (staliniens) pendant les trente années qui ont suivi la mort de Mariategui a plutôt choisi la voie du calque et de la copie. Se peut-il qu'à l'aube du XXI^e siècle son appel à la « création héroïque » soit enfin entendu ?

22. Flores Galindo Alberto, *La Agonia de Mariategui. La polémica con la Komintern*, Lima, Desco, 1982, p. 50.

23. Mariategui José Carlos, « Aniversario y Balance » (1928), *Ideología y Política*, op. cit., p. 248.

24. *Ibidem*, p. 249.

25. *Idem*.

En conclusion, on peut critiquer José Carlos Mariategui pour une approche de la question indigène qui fait l'impasse sur la dimension *nationale*, destinée à devenir un aspect essentiel de l'indianisme et de luttes politiques amérindiennes, notamment au cours des dernières décennies. Mais il n'en a pas moins été un pionnier dans la définition d'une stratégie révolutionnaire où les indigènes sont le principal sujet historique, et dans la mise en évidence des racines culturelles indigènes du combat pour le socialisme. ■

—

22

—